

**Quelques notes sur Jean 5,1-11 tirée d'une prédication :**

A l'occasion d'une fête, c'est dire d'un temps particulier - quelque soit la spécificité de la fête - où l'on célébrait sous l'une de ses formes l'ALLIANCE de DIEU, relation par excellence de Dieu avec l'Humain, Jésus monte à Jérusalem.

Il se rend d'emblée vers une piscine aux vertus miraculeuses, lieu païen par excellence, mais où se concentrent une multitude de gisants, d'aveugles, de boiteux, d'arrêtés, des "looser", que de surcroît leurs infirmités excluait du Temple; ils sont venus se réfugier là, partager à la fois leurs fragilités et leur exclusion sociale, leur solitude existentielle, tout en gardant un espoir même infime de guérison et de retour à la vie... un espoir qui immanquablement les tient.

Parmi cette foule d'entravés, de coupés dans leur élan de vie et dans leur réseau relationnel, la rencontre se produit, sur l'initiative de Jésus, entre lui et un homme, Jésus se montrant constamment proche de lui. L'homme souffre d'une maladie, d'un handicap qui n'est pas décrit de façon très précise mais seulement par un terme très général. Ce terme englobe par ailleurs toutes les infirmités rassemblées autour du bassin, comme pour nous suggérer que déterminer avec précision la spécificité d'une maladie n'est pas toujours ce qu'il y a de plus important. Le terme grec qui est employé ici est celui qui en français a donné "l'asthénie", littéralement "privation de force" s'applique aux domaines :

- économique et social (pauvreté)
- moral et spirituel (faiblesse de la chair - Mc 14,38 Rm 6,19)
- physique : maladie, infirmité

Ce dont cet individu souffre vraisemblablement le plus c'est de sa non-reconnaissance d'être "un humain" en somme, c'est un PERDANT; cette non-reconnaissance l'a atteint de façon si profonde qu'elle a entamé en lui jusqu'à sa conscience même d'être "un humain". Quand Jésus l'interroge, en effet, le texte indique de façon précise : "l'infirme" (pas "l'homme") répond : "Seigneur, je n'ai personne (c'est-à-dire "pas d'humain") pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau commence à s'agiter ; et, le temps d'y aller un autre descend avant moi" : c'est un peu comme si cet homme n'était plus capable de reconnaître en lui-même la dignité d'être humain qu'il reconnaît à celui ou celle qui devrait le jeter à l'eau.

On ne s'étonnera donc pas de trouver dans la question de Jésus (l'Humain par excellence, à l'humanité duquel toute humanité trouve son fondement et sa vérité) jusque dans le choix de ses mots, un vocable singulier que nos traductions le plus souvent appauvrissent voire trahissent en la libellant "veux-tu guérir"?

La question véritable est : "Veux-tu devenir sain / en santé"? Cette question a provoqué l'aveu de détresse de l'infirme (déjà évoqué) "Je n'ai pas d'humain pour me plonger dans la piscine..."; cet aveu, outre la difficulté de l'infirme à se reconnaître humain révèle que chez lui est occultée jusqu'à l'expression même de son désir... (il ne va jamais dire "oui je le veux ! ") "Veux-tu devenir sain/en santé"? Le terme grec que Jésus emploie est rare dans le N.T., on ne le trouve qu'ici dans l'Ev. de Jean pour dire "sain", il exprime simplement l'idée "d'être", "de vie" et de "paix".

Au coeur de notre récit, la question de Jésus pose donc de façon cruciale la problématique de la santé et de sa définition. Ce qu'ici nous traduisons en terme de "REUSSIR".

Le contexte, et ce qui nous est déjà apparu de la difficulté de l'infirmes à garder sa dignité d'humain, nous conduit à la définition suivante de la santé : C'est la "Force d'être humain" (K. Barth Dogm, vol.16 p.375), cela signifie que dans la quête de la santé il s'agit de beaucoup plus que de trouver un bien particulier de nature psychique ou physique.

La santé, c'est la capacité, la vigueur, la liberté, la force de vivre, d'exercer grâce à l'intégrité de nos organes nos fonctions physiques et psychiques : c'est-à-dire nos fonctions d'êtres humains..., la volonté d'être en santé est alors incluse dans notre vouloir vivre.

Comprendre la santé en ces termes, nous amène à découvrir que même un malade conserve en lui une part de santé car la maladie n'est pas en soi nécessairement une impuissance à être humain.

Il appartient au malade et à son entourage, particulièrement à celles et ceux qui ont avec le malade une relation de "soignants", de toujours se situer par rapport à la santé qui reste !

C'est ce que les interlocuteurs juifs de notre texte ne font pas pour l'infirmes; même après son "devenir en santé" ils continuent de lui parler comme à un exclu et à un "paria" en le définissant par rapport à sa maladie sans jamais vraiment prendre acte du fait qu'il marche !

Jésus, depuis le début, le considère non pas dans son infirmité mais dans son appel à "devenir en santé" !

Toutes ces considérations nous montrent que la santé et la maladie ne sont pas deux domaines séparés mais qu'ils forment un tout de l'être humain, de sa force plus ou moins grande et de son impuissance qui menace...

"Veux-tu devenir sain?" cette question interpelle donc l'interlocuteur de Jésus et nous interpelle sur notre volonté de continuer notre histoire d'humain dans son unité et sa totalité... Elle nous demande où nous en sommes, à la fois dans notre lutte pour rester sujets de notre histoire et pour trouver la force d'être humain, et dans notre résistance et notre combat de foi et de prière qui font appel à la puissance de la grâce de Dieu pour faire face à ce qui veut anéantir sa création. Vouloir être en santé c'est dire "oui" à la force qui nous appelle à être humain et "non" à son contraire. Or, ce "vouloir être en santé" comme force d'être humain, nous est propre à chacune et chacun... Personne d'autre ne peut avoir ce vouloir à notre place... c'est un bien qui nous est propre et particulier... tout au plus les autres, parmi eux les médecins peuvent-ils nous encourager, nous accompagner, nous écouter, nous permettre de nous appuyer pour un temps ; le médecin par ses connaissances générales peut même enlever les obstacles qui nous entravent dans notre vouloir

être en santé, dans notre force d'être humain... mais chacun de nous étant un être singulier et unique, en dernière instance, ce vouloir nous appartient en propre...

Pour l'infirmes de Bethzatha, ce sont probablement ses compagnons d'infortune qui tout en étant "ses rivaux" l'ont aidé à maintenir en lui une part, même infime de "vouloir être en santé", de force d'être humain ; les bien portants et notamment ceux qui l'ont abandonné sur la natte après l'avoir conduit aux abords de la piscine, semblent avoir échoué sur ce plan.

La santé, affaire individuelle et personnelle, revêt donc aussi un caractère collectif et social : ne serait-ce que parce que dans une société où les uns sont condamnés à être malades, les autres ne peuvent vouloir être en santé avec bonne conscience...

De plus la médecine, l'hygiène, le sport ne sont que d'inefficaces palliatifs si les conditions générales (comme le salaire, le niveau de vie, les heures de travail, l'habitat) sont telles que, loin d'empêcher la maladie de porter atteinte du dehors au "vouloir vivre et rester en santé", le provoque...

Parce qu'un conflit surgit au moment du rétablissement en santé d'un individu par Jésus... il interpelle.

Le sabbat c'est le jour du repos et de l'achèvement. Mais en tant que "espace entre" il est aussi un lieu de naissance. Que Jésus agisse un jour de sabbat révèle qu'il inscrit très profondément son agir et son questionnement : "Veux-tu devenir sain, qu'en est-il de ta force d'être humain" dans le prolongement de l'agir créateur de Dieu. Qu'il comprend la problématique de la santé et de la maladie dans le contexte de l'agir de Dieu qui conduit sa création à son ultime achèvement, au vrai sabbat où culmine l'oeuvre de Dieu.

Dans cet éon, la maladie et la fragilité font encore partie de notre condition d'humain; elles sont l'indice que notre vie n'est pas dans notre main, mais qu'elle se trouve dans celles de Dieu ; en tant que telle, elle est parfaitement à l'abri, elle n'échappe pas à l'agir créateur de Dieu qui conduit l'humanité à son terme. Or, dans cet agir créateur de Dieu accompli en Jésus Christ, la mort est déjà vaincue.

A l'image du paralytique, de l'asthénique de Bethzatha qui au départ n'a rien demandé, il nous appartient de laisser Dieu se "passionner" pour nous en Jésus-Christ, de porter notre grabat, signe de toutes nos fragilités et de nos entraves et de MARCHER, même sans paroles (l'homme ne confesse rien ou pas grand chose : tout ce qu'il affirme, c'est que l'homme qui l'a rétabli dans sa force d'être humain lui a dit de "marcher" et il marche !)

En marchant, nous serons les signes vivants de l'oeuvre de Dieu qui s'épanouit en nous. Et nous serons les témoins vivants du sabbat de Dieu, de la Grâce de Dieu, de la gratuité de Dieu en nous, du bénévolat de Dieu au coeur d'un monde appelé à être plus solidaire...